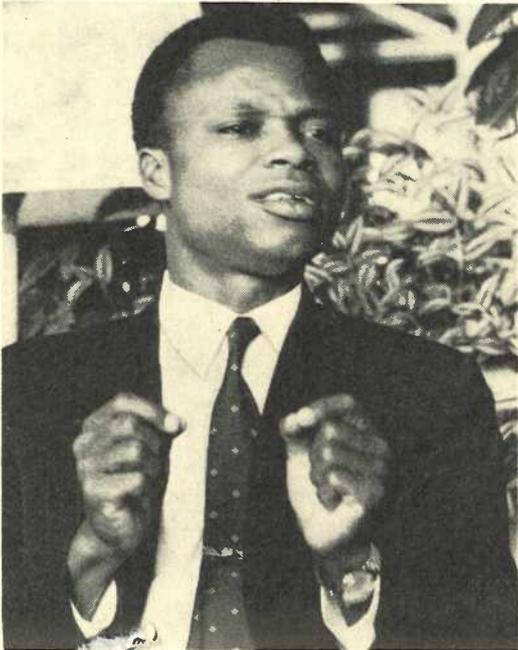


TRIBUNE DE CAUX



Dickens Sanomi, commissaire de police, directeur de l'école anti-fraude de Lagos, originaire de l'Etat du Moyen-Ouest.

Table ronde

LE NIGÉRIA ET SON AVENIR

Cinquante-six millions d'habitants, deux cent cinquante tribus, douze Etats, ainsi se présente la Fédération du Nigéria. Tout d'abord nation-pilote pour l'Afrique indépendante, elle est aujourd'hui ravagée par la guerre civile. Quelles sont les origines du conflit? Que peut faire l'homme ordinaire pour y mettre fin et préparer l'avenir? C'est ce dont nous nous sommes entretenus avec quatre Nigériens qui ont bien voulu répondre à nos questions. Ils proviennent de régions différentes et sont de religions diverses. Leurs réponses nous ont paru étonnamment concordantes.

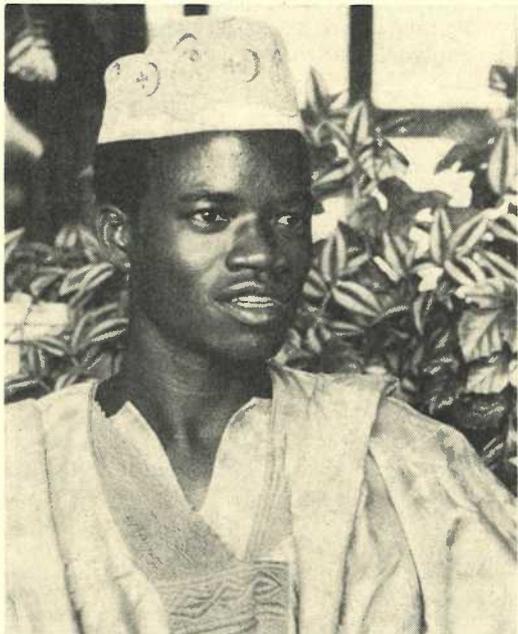
— *Tout d'abord, qu'est-ce qui caractérise la nation nigérienne?*

DICKENS SANOMI — L'accueil des étrangers. Nous aimons à nous faire des amis. De caractère, nous sommes plutôt «flamboyants»!

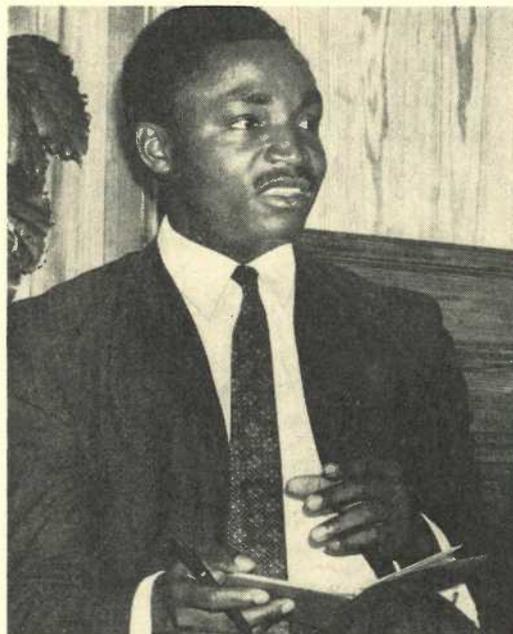
— *Pensez-vous qu'il y ait un élément qui relie toutes les tribus du pays?*

GEORGE AKPAN — Economiquement, elles ont besoin les unes des autres. Aucune ne peut se suffire à elle-même.

(Suite page suivante)



Ibrahim Karimu, étudiant à l'école fédérale des télécommunications à Lagos, originaire de l'Etat de Kwara.



George Akpan, étudiant à l'école fédérale des télécommunications à Lagos, originaire de l'Etat du Sud-Est.



Isaac Amata, permanent du Réarmement moral.

Photos Ian Franzon

Quand votre école se met en grève

Nigéria (suite)

DICKENS SANOMI — Dans les écoles, on enseigne aux enfants, dès les premières classes, à se considérer comme Nigérien et non comme membre de telle ou telle tribu. On leur apprend aussi à croire en Dieu et à considérer les autres comme des frères.

— *Qu'est ce qui, à votre avis, pourrait renforcer ce sens d'appartenance à une même nation ?*

DICKENS SANOMI — Pendant la lutte pour l'indépendance, toutes les ethnies avaient un objectif commun et personne ne se préoccupait de savoir à quelle tribu il appartenait. Une fois l'indépendance obtenue, nous avons adopté les défauts dont nous accusions les colonisateurs et cela nous a conduits là où nous sommes. Nous devons retrouver un facteur de cohésion.

GEORGE AKPAN — Pour cela, il faudra abandonner la haine.

ISAAC AMATA — En 1960, alors que le Congo passait par une crise, plusieurs pays africains, à la demande des Nations Unies, ont fourni des troupes pour maintenir l'ordre. Plus tard, le Nigéria a été chargé de former la police congolaise. Ibos, Haoussas et ressortissants d'autres tribus se sont alors mis à la tâche côte à côte pour venir en aide à une nation sœur. Malheureusement, une fois les soldats rentrés chez eux, les dissensions ont commencé. Aujourd'hui, il y aurait pourtant une tâche encore plus pressante à accomplir. C'est toute l'Afrique qui a besoin d'une nouvelle orientation. Les Nigériens, par leur éducation et leur nombre, pourraient animer tout le continent, non seulement matériellement mais aussi spirituellement et moralement. Nous pourrions commencer par les pays qui nous entourent, plus démunis que nous et sans accès à la mer, et, avec le Ghana et le Cameroun, les aider à se développer. Si les Nigériens prenaient conscience des besoins de leurs voisins et du monde, ils n'auraient plus d'énergies à perdre dans des luttes fratricides.

— *Quelles sont les causes du présent conflit ?*

GEORGE AKPAN — A mon avis, ce sont les sentiments de supériorité qui sont à l'origine de la situation actuelle. Telle tribu qui avait davantage d'instruction s'est mise à regarder les autres de haut. Cela a provoqué la haine et l'amertume qui sont à la base du tribalisme.

DICKENS SANOMI — Nous n'avions pas bâti notre Etat sur des fondements très solides. Il y a eu une foire d'empoigne pour les places et personne ne s'est préoccupé de l'intérêt général. Certains groupes se sont approprié davantage que les autres et cela a créé la méfiance. Finalement, ce fut l'explosion. De plus, il y a la compétition entre l'Est et l'Ouest.

— *Vous voulez parler de puissances étrangères qui se sont mêlées à l'affaire ?*

ISAAC AMATA — Exactement ! Et cela s'est passé à notre insu parce que nous étions aveuglés par notre corruption. Nous sommes devenus des pions sur l'échiquier international.

— *Pensez-vous qu'on puisse résoudre le conflit en éliminant les causes dont vous parlez ?*

DICKENS SANOMI — Ce qui s'est passé en nous personnellement en est déjà une preuve. A Caux, j'ai appris à servir et c'est précisément ce qui manque chez nous. Si ceux qui sont dans l'administration apprennent à servir, ils ne penseront plus qu'ils doivent toujours avoir raison. Le travail d'équipe qui se fait à Caux entre gens de tous horizons est extraordinaire. Je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas l'appliquer dans le monde entier.

IBRAHIM KARIMU — Déjà dans notre école des télécommunications à Lagos, nous avons fait l'expérience de cet état d'esprit. Il y a quelques mois, l'élection du président des étudiants avait provoqué un grave conflit, en particulier entre les nordistes et les sudistes. Il a fallu casser les élections, mais cela n'a aucunement apaisé les esprits. C'est alors qu'on a fait intervenir le Réarmement moral en présentant le film *Liberté*. Après quatre séances, quelques-uns des étudiants se sont excusés de leur attitude. L'atmosphère a complètement changé et la question de la présidence a été réglée.

GEORGE AKPAN — Notre école est devenue un exemple et les étudiants, une fois rentrés dans leurs provinces, pourront y apporter l'esprit d'unité qu'ils ont trouvé à l'école.

IBRAHIM KARIMU — Et il y a aussi parmi nous des Ibos qui proviennent de la région sécessionniste.

— *Dans quelle mesure l'Europe peut-elle vous aider dans cette tâche ?*

IBRAHIM KARIMU — Nous copions beaucoup de choses de l'Europe, mais pas toujours les meilleures. L'habillement, par exemple. Ces mini-jupes, une fois arrivées chez nous, sont encore plus courtes qu'en Europe. Il y a aussi les films européens dont certains sont devenus carrément pornographiques. Si l'Europe corrige ces tendances décadentes, cela aura une grande influence chez nous.

DICKENS SANOMI — Les Européens qu'on envoie en Afrique devraient vivre selon une discipline morale que les gens auraient envie d'imiter. Il est vrai qu'il y a chez nous des



L'Oba de Lagos, Adeyinka Oyekan II, l'un des plus importants chefs coutumiers du Nigéria, a pris la parole à Caux le dernier jour de la conférence. « Notre pays, dit-il a sombré dans le désordre à cause d'hommes malhonnêtes, égoïstes et haineux. Moi aussi j'ai été centré sur moi-même et cela m'a rendu inefficace. Pour sortir de l'impasse, il ne suffit pas de rechercher un accommodement politique ou un arrangement économique. Aucune solution ne durera si elle n'est pas fondée sur la foi en Dieu. »

gens corrompus, mais il y a aussi ceux qui les corrompent.

ISAAC AMATA — Tout dernièrement, à Londres, un homme d'affaires m'a dit sans ambages que son seul intérêt pour le Nigéria était d'y gagner de l'argent et que l'état moral du pays n'était pas sa responsabilité. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour le changer. Mais il est évident que des gens de ce genre n'hésiteront pas à glisser des pots-de-vin pour servir leur intérêt immédiat.

DICKENS SANOMI — Il y a aussi la question de l'argent qui file à l'étranger. Pour cela les banques suisses sont devenues célèbres. Il me semble que lorsqu'un homme vient déposer des sommes faramineuses, on devrait lui demander d'où il détient cet argent et s'il est d'accord qu'on en informe son gouvernement. S'il refuse, on saurait qu'il y a de la fraude quelque part. Une telle attitude de la part des banques en Europe serait vite connue en Afrique et cela freinerait l'exode des capitaux. En résumé, ce que nous attendons de l'Europe ce n'est pas une aide financière. De l'aide technique, certes, nous en avons besoin, mais ce que nous voulons avant tout ce sont

des principes de conduite et un sens de responsabilité que nous pourrions adopter.

— Mais n'y a-t-il pas dans ce domaine un échange qui peut s'établir? L'Europe a peut-être tout autant besoin de votre aide que vous de la sienne.

GEORGE AKPAN — C'est vrai. Frank Buchman disait que l'Afrique allait parler au monde et c'est encore valable. Si nous avons le courage de voir où nous en sommes et de reconnaître nos erreurs, cela aidera d'autres peuples à ne pas suivre le même chemin que nous. Si nous nous corrigeons, d'autres voudront aussi le faire. Mais ce qu'il faut surtout ce sont des chefs qui soient gouvernés par Dieu. Un peuple qui a de tels chefs ne se laissera jamais entraîner dans un conflit inutile.

Première cinématographique à Lausanne

Il faudra plus qu'une loi, autre chose que des cours d'éducation sexuelle dans les écoles pour enrayer le fléau des avortements, évoqué récemment au Grand Conseil du canton de Vaud. Selon une députée, semble-t-il bien documentée, il y aurait dans ce canton mille avortements légaux et autant, sinon davantage, d'avortements criminels pour mille enfants qui naissent. Le chef du Département de l'intérieur a souligné, quant à lui, qu'il s'agissait avant tout d'un problème qui concerne les médecins ! Pilate n'aurait pas dit mieux.

Dans le film *Happy Deathday*, les agissements d'une de ces « gamines » enceintes met en cause le comportement de tout son entourage : le grand-père, chrétien traditionnel, le père, homme de science, athée, le médecin de famille, l'homme, un Noir, dont elle attend l'enfant. Chacun est placé devant son propre échec, mais dans les dernières séquences, la lumière réapparaît au milieu du désespoir.

Ce film sera présenté pour la première fois à Lausanne, en version originale avec sous-titres français et allemands, le vendredi 17 octobre, à 20 h. 30, au cinéma du Palais de Beaulieu.

Cinéma du Palais de Beaulieu
Lausanne

Vendredi 17 octobre à 20 h. 30

HAPPY DEATHDAY

(Heureux Jour de mort)

en version originale anglaise,
sous-titres français et allemands

A l'issue de la soirée, il sera donné
aux spectateurs la possibilité de
contribuer aux frais de la soirée
et au fonds de diffusion du film.

Moyen-Orient

La racine du problème

DANS un récent éditorial sur la situation du Moyen-Orient, le journal parisien *Le Monde* demandait qu'un leader, Juif ou Arabe, se lève, admette avoir péché cent fois par présomption, orgueil, vain calcul, et reconnaisse qu'il n'y a d'autre voie que celle de la générosité, de la réparation, du pardon...

Or la preuve a été donnée que des hommes peuvent être amenés à adopter une telle attitude.

Un jeune homme qui provient de cette région en conflit et dont la famille a souffert dans son patrimoine à cause des événements, a pris la parole à Caux après y avoir fait un séjour prolongé. Voici ce qu'il a dit :

« En tant que ressortissant de cette région, je crois sincèrement que ce sont la haine et l'égoïsme qui sont la racine du mal. Et pour cela, tous sont à blâmer, que ce soient les Arabes ou les Israéliens, les Russes ou les Américains.

» La situation est certes complexe et nos cerveaux humains, tout intelligents qu'ils

soient, se sont montrés totalement incapables d'en trouver l'issue.

» Il s'agit de plus que d'une question d'injustice. Car si on enlève l'injustice, sans supprimer la haine et la méfiance, ne laisse-t-on pas le champ libre à d'autres injustices ?

» Ce sont les hommes, des deux côtés de la barrière, qui sont à la base du problème du Moyen-Orient :

» Les dirigeants qui refusent d'être responsables.

» Les hommes ordinaires qui pensent qu'ils sont trop ordinaires pour être responsables.

» Tous ceux qui, comme je l'étais moi-même, sont bourrés de haine et d'amertume.

» Ainsi, il ne s'agit pas tant de s'attaquer à la situation elle-même, mais aux gens qui sont derrière. Un changement de la situation n'interviendra que par un changement chez les hommes, et c'est à cela que j'entends me consacrer dès mon retour. »

Que cet homme soit Juif ou Arabe, est-ce important ?

Visite japonaise à Caux



J.-M. Duckert

Le général I. Sugita, ancien chef d'état-major des forces de défense japonaises, a fait une visite à Caux avec une délégation de vingt-deux de ses compatriotes, comprenant des hommes d'affaires, des médecins, des journalistes.

Dans un exposé sur la situation du Japon, le général a exprimé sa préoccupation devant le conflit sino-soviétique qui menace la paix en Extrême-Orient « même si ni l'un ni l'autre des deux géants ne tirerait avantage d'une guerre

totale ». Reprenant la phrase de Peter Howard selon lequel l'Europe était devenue un géant économique, tout en restant un nain sur le plan moral, le général a affirmé qu'il en était de même pour son pays. Les très nombreux troubles qui sévissent dans les écoles et les universités en font foi. « Selon la constitution, a conclu le général, le Japon doit rester militairement désarmé. Le Réarmement moral nous est donc encore plus important que pour les autres pays. »

Nos tâches d'éducateurs dans un monde en évolution

par le professeur Gabriel Boulade, de Versailles

Nous entrons, que nous le voulions ou non, dans un nouveau type de société que nous appelons société planifiée. A l'Est comme à l'Ouest, en Occident comme en Orient, les gouvernements dressent des plans à plus ou moins longue échéance. Or ces plans, quand ils sont conçus de façon démocratique, engagent nécessairement des choix collectifs. Il semble donc que notre société actuelle ne puisse plus vivre sans prospective et sans plans. C'est devenu si évident que les nations occidentales ont reconnu la nécessité d'harmoniser leurs plans, ce qui est à l'origine du Marché commun. Il se peut même qu'un jour les nations arrivent à organiser la planète tout entière. Les hommes veulent organiser leur avenir.

Les éducateurs doivent aussi avoir leur part dans ce devenir de leur nation. Ils ont à poser à chaque instant la question : « Quelle sont les priorités que nous accordons dans ce choix, c'est-à-dire quels sont les besoins fondamentaux de l'homme ? »

Nous participons à une société qui se comprend et se veut sous le signe d'un développement de caractère conscient, volontaire, concerté. Or nous n'avons pas à discuter seulement la règle du jeu, mais aussi à connaître l'enjeu. On pourrait même, à la limite, se demander si le jeu en vaut la chandelle. Que sera, en effet, l'homme issu de cette société de développement ? Quelles seront ses motivations profondes ? Ne sera-t-il pas soumis à de nouvelles formes d'esclavage ? Ici trois questions sont à poser :

L'autonomie

L'homme est-il à lui-même sa loi ? Dans le monde qui se construit autour de nous, l'homme veut faire reculer la fatalité et le hasard. Il veut de plus en plus vivre et choisir librement, sans aucune référence. Nos jeunes ont très bien compris l'objectif de notre société moderne. C'est ce qu'ils croient être la liberté absolue. La forme extrême de cette tendance, c'est l'anarchie, et nos étudiants l'ont proclamée, l'an passé, de toutes les manières. *Ni Dieu ni maître*. C'est encore écrit en gros caractères sur les murs extérieurs d'une église de Versailles. *Ici il est interdit d'interdire*, lisait-on dans les couloirs de la Sorbonne. Par conséquent, dans cette prise en charge de l'homme par l'homme, il y a une double démarche, à laquelle tous nos systèmes d'éducation sont confrontés aujourd'hui :

- une plus grande responsabilité, et cela est sûrement un bien et nous devons exercer nos élèves à cette responsabilité,
- une plus grande autonomie, qui implique, en fait, un athéisme de plus en plus flagrant. L'homme prétend en effet tout organiser, tout prévoir et avoir la réponse à tout. Il peut donc se passer de Dieu. Même

les croyants exilent Dieu en haut d'une montagne d'où on ne l'invite plus jamais à descendre, je veux dire dans une transcendance abstraite. Et c'est ainsi que nous sommes en train de fabriquer un monde d'où l'on cherche à évacuer tout mystère.

On prétend tout expliquer rationnellement, le Bien, le Mal, la Vie, la Mort.

Ceux qui ont vu le film *Happy Deathday* ont pu saisir toute la vanité de cette science bouffie d'orgueil. Mais attention, c'est là que notre responsabilité d'éducateurs est en jeu ; en tout cas, personnellement, je me sens très concerné. Je m'intéresse beaucoup à l'enseignement des mathématiques modernes à l'école primaire. Dans quelques classes expérimentales, nous arrivons, avec un matériel approprié, à explorer la « mathématique des ensembles » et même la « théorie des groupes ». Les enfants se prêtent très bien au jeu et acquièrent une habileté étonnante dans les calculs, même algébriques. Autrement dit, nous offrons aux enfants un outillage mental plus efficace, mais après tout, pourquoi faire ?... A la rentrée, je pourrais dire aux petits élèves des classes expérimentales : « Cela vous servira à calculer la manière d'aller un jour sur la lune... » Peut-être n'est-ce pas tout à fait faux, et ce sera même une motivation puissante, diront les psychologues. Mais les mêmes petits garçons pourront me répondre : « Et qu'est-ce qu'on fera là-haut ? » « Oh ! vous continuerez à jouer aux billes. » « Oui, mais est-ce que nous continuerons à tricher, à nous disputer et même à nous battre ? » Tel est le problème.

Les mobiles profonds de l'homme...

Nous voulons prendre en charge notre destin. Nous nous sommes ainsi livrés à nous-mêmes, c'est-à-dire très exactement à la convoitise et au désir. Cet envahissement de notre monde occidental par la convoitise et l'impureté est inscrit dans le développement de notre société de consommation. Nous n'avons nul besoin, pour cela, de la propagande d'une idéologie étrangère. Il suffit que la publicité diffuse certains modèles de consommation qui flattent nos instincts élémentaires. C'est d'autant plus grave que les pays les plus pauvres, grâce à nos procédés rapides de diffusion, participent aux mêmes ambitions, aux mêmes désirs et adorent les mêmes idoles que les pays développés. C'est une vraie malédiction qui atteint nos sociétés de consommation : la poursuite ininterrompue du bien-être qui n'a aucune raison de cesser, puisqu'on découvre chaque jour un appareil qui surclasse le précédent et qui, dit-on, simplifie la vie. C'est la malédiction du désir sans fin. Au fur et à mesure que l'homme est maître de ses choix, il est de plus en plus captif de ses désirs. Notre

En entrant dans le monde de la planification, nous développons une intelligence des moyens — c'est vraiment là qu'il y a progrès — mais en même temps nous assistons à une sorte d'effacement, de dissolution des buts. L'absence croissante de buts dans une société qui augmente ses moyens est la source profonde du désespoir. Et nous découvrons que ce dont manquent le plus les hommes, c'est certes de justice, d'amour sûrement, mais plus encore de signification, c'est-à-dire de dignité.

Professeur Ricœur

capacité de choix est accrue certes, mais elle est au service de la vanité.

... et son pouvoir démesuré

Notre société nous donne de plus en plus de pouvoir. A travers la conquête de l'autonomie et dans cette visée maxima de la consommation, nous poursuivons un rêve de puissance. Nous voulons dominer les choses, dominer la nature, dominer les autres hommes, dominer les élèves.

L'homme devient un outil pour l'homme. De plus, les hommes sont devenus des pions sur l'échiquier du technocrate. C'est peut-être sur ce dernier point que notre monde se montre le plus absurde et ceci explique pourquoi le progrès technique est inséparable du mécontentement et de la révolte. En tout cas, les jeunes Français, en mai 1968, ont protesté violemment contre cette insignifiance de l'homme moderne. Cette tentation du pouvoir engendre l'impérialisme sous toutes ses formes, le nationalisme le plus exacerbé, l'exploitation de l'homme par l'homme, la haine et la violence.

Notre autorité d'éducateurs dépendra de la façon dont nous assurerons deux démarches apparemment contradictoires : d'une part notre dépendance et notre obéissance à « un autre », et d'autre part notre indépendance dans la façon dont nous échapperons à la fascination de la puissance et du désir. Devant mes élèves tentés de vivre de manière autonome, je ne peux prouver ma dépendance que par une obéissance quotidienne à la voix de Dieu ou à la « direction intérieure ». Devant mes élèves, emportés par l'ambition de dominer les autres, par le désir ou la haine ou la violence, je dois prouver, au contraire, ma liberté : liberté à l'égard de mon prestige, liberté à l'égard de l'argent, liberté à l'égard des désirs malsains. Mais cette contradiction entre obéissance et liberté n'est qu'apparente, car c'est grâce à cette obéissance première, à la direction intérieure, que je suis effectivement libéré de l'ambition, de l'argent, de la haine, de la violence.

Enfin il faut dire à nos jeunes ce que nous pensons nous-mêmes du monde qui nous entoure et ce que les hommes attendent de nous tous, jeunes et vieux : un but assez grand qui rende capable d'édifier un monde nouveau avec des hommes nouveaux, ce qui empêchera l'immense machinerie technique que nous sommes en train de monter, de tourner à vide. Que Dieu nous soit en aide !

Suivre la voie étroite

PPLUS de cinq millions d'hommes vivent dans ma ville, nous dit M. Satya Banerji, secrétaire syndical à Calcutta, venu à Caux pour la conférence des transports. Originaires de toutes les parties de l'Inde, ils sont attirés par le mirage du travail dans les usines de la « ceinture industrielle » de cette ville tentaculaire.

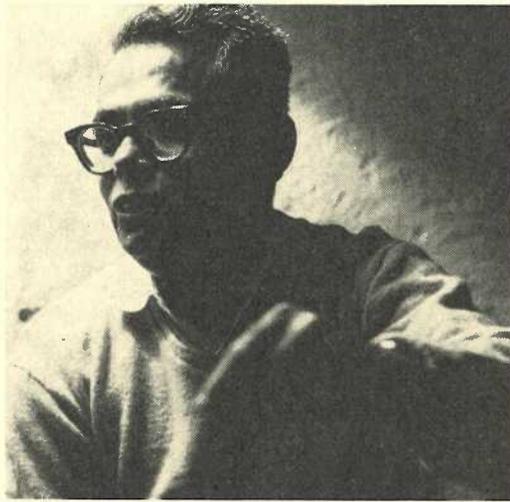
Calcutta, c'est aussi le carrefour de l'Asie. On y côtoie aussi bien des Chinois que des Birmans, des Malais, des Indiens de l'Ouest. On y voit l'opulence et la misère, l'Inde des millionnaires et l'Inde des affamés.

Il y a quelques mois, les communistes y ont pris le pouvoir. Ils sont cependant profondément divisés par les différentes tendances qui agitent aujourd'hui le mouvement communiste international. Réussiront-ils mieux que leurs prédécesseurs à créer un climat d'entente, d'égalité et de fraternité sociale ? Telle est la question que se pose M. Banerji, secrétaire du syndicat des employés des chemins de fer à voie étroite du Bengale. « Les ouvriers de Calcutta, nous dit-il, ont été exploités non seulement par les patrons, mais aussi par les politiciens. Il importe à tout prix de leur donner de nouvelles idées qui leur permettront de jouer un rôle de responsabilité dans la communauté. C'est pourquoi je suis venu à Caux. »

L'exploitation des chemins de fer à voie étroite au Bengale se heurte actuellement à de grandes difficultés, nous explique M. Banerji. Il est question de les supprimer complètement, ce qui entraînerait la perte de leur emploi pour les trois mille employés qui y travaillent. Dans la situation que traverse aujourd'hui le pays, cela voudrait dire, sans aucun doute, une mise au chômage définitive.

Gagner son adversaire

« L'autre section du syndicat auquel j'appartiens, continue M. Banerji, est entre les mains d'un député communiste. Mais la question qui se pose n'est pas de savoir qui, de lui ou de moi, a raison dans ses opinions politiques, mais de trouver comment nous pouvons ensemble assurer l'avenir de nos trois mille collègues. Pendant un an, je suis allé le voir régulièrement, afin d'établir des relations de confiance entre nous ; je l'ai invité à venir à la maison — ce qui semblait impensable. Progressivement, nous avons recherché les moyens de parvenir à un accord avec la direc-



Ian Franzon

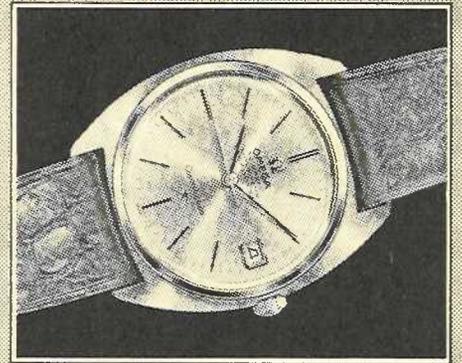
tion des chemins de fer. Suivre cette voie et se refuser à faire de l'agitation c'était, pour mon collègue communiste, aller contre les directives de son parti. Mais il tint bon.

» Peu de temps avant la signature du nouveau contrat collectif, des éléments révolutionnaires estudiantins, mécontents que tout se passe dans le calme, essayèrent de faire pression sur nos membres en prétendant que nous étions vendus aux patrons. La veille du jour de la signature, une foule vociférante de cinq cents hommes, armés de projectiles, se dirigea vers nos bâtiments. Ayant surmonté une première réaction de panique, je téléphonai à la police pour l'informer de ce qui se passait, mais en lui demandant toutefois de ne pas intervenir. Puis j'ai prié. *Va vers cette foule — N'aie pas peur des pierres — Ne discute pas — Dis la vérité*, telles furent les pensées qui me vinrent.

» Une foule ne peut pas être condamnée *a priori*. Il faut l'aborder sans haine, sinon on est perdu. Après m'être battu pendant une demi-heure pour mes convictions, j'ai remarqué qu'une partie des contestataires comprenaient ce que nous voulions et approuvaient notre politique. Les manifestants se sont mis à discuter entre eux. Je sentis que nous gagnions la partie. Trois heures plus tard, la foule s'était dispersée. Le contrat fut signé le lendemain. »

M. Banerji n'en est pas à ses débuts dans les luttes sociales qui jalonnent l'histoire de la grande cité du Bengale. Il milite depuis trente ans dans les rangs de la grande fédération syndicale socialiste *Hind Mazdoor Sabha*. « Mais dans cette dernière bataille, dit-il, j'ai vu, comme jamais auparavant, combien la main de Dieu est avec ceux qui ont le courage de Lui obéir. Cela me donne la foi que nous pourrons affronter toutes les difficultés qui sont devant nous ».

Ω
OMEGA



montres pour dames dès Fr. 165.—
montres pour hommes dès Fr. 140.—

BORNAND
Grand Rue 64 Montreux

Aimez-vous ce journal ?

Si vous lisez ce journal pour la première fois ou si vous connaissez quelqu'un qu'il pourrait intéresser, remplissez le bulletin ci-dessous.

Veillez envoyer gratuitement la *Tribune de Caux* pendant deux mois à

NOM : _____

PRÉNOM : _____

ADRESSE : _____

A adresser sous enveloppe ouverte à la *Tribune de Caux*, CH-1824 Caux. (En Suisse affranchir avec 10 ct.)

TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours
Publié par Editions
Théâtre et Films de Caux S. A.
Rédaction, administration, publicité :
1824 Caux
Tél. (021) 61 42 41 CCP 10 25366

Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse Fr. 15.—

Autres Pays Fr. 18.—

France F 20.—

à verser au CCP 73, Lyon,
Société Générale, Annemasse

Prix spécial pour étudiants :

Suisse Fr. 9.—

France F 10.—

Rédacteurs responsables :
Daniel Mottu, Paul-Emile Dentan
Imprimerie Corbaz S.A., Montreux

garage de bergère



vevey

Telephone 51 02 55

Le cuivre abonde à Bougainville...

A Bougainville, petite île du Pacifique Sud, on vient de découvrir l'un des plus importants gisements de cuivre du monde. Une société minière internationale s'est immédiatement intéressée à l'affaire, avec l'accord des autorités australiennes qui administrent le territoire. Un décret expropria cinquante-six hectares de terres jusque-là cultivées par les « heureux » habitants de l'île, pour reprendre le terme du navigateur français qui l'avait découverte en 1769 et lui donna son nom.

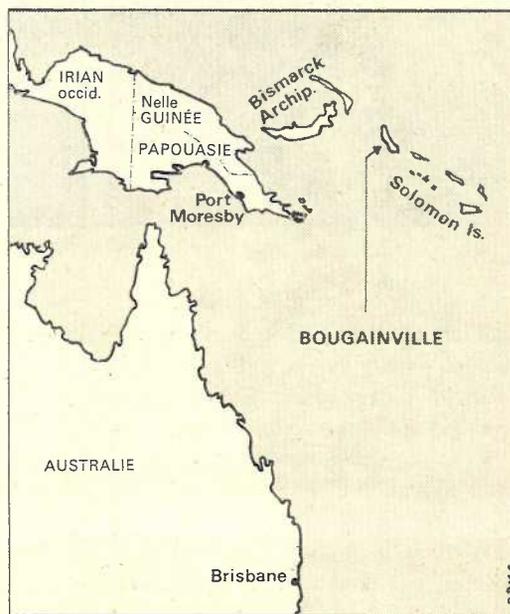
Lorsque les bulldozers furent amenés sur place pour défricher le terrain, ils se heurtèrent à des centaines de Bougainvillois, bien décidés à ne pas les laisser bouleverser leur patrimoine. La police entra alors en action pour disperser les manifestants en faisant usage de gaz lacrymogène. Ce moyen ayant échoué, elle chargea à la matraque.

Un tournant dans la situation

La situation semblait sans issue et l'on pouvait craindre le pire. M. Paul Lapun, député de Bougainville à la Chambre de Papouasie - Nouvelle-Guinée, se rendit alors en Australie avec un de ses compatriotes pour déposer un appel devant la Cour suprême dans l'espoir d'obtenir l'interdiction de toute exploitation du cuivre dans l'île. « Avant de faire cette démarche, dit M. Lapun, nous nous sommes cependant demandés ce que Dieu pensait de la situation, car nous savions, au fond de nous-mêmes, que Lui seul pouvait la régler. Nous avons compris alors qu'avant de nous lancer dans une action légale, nous ferions mieux de nous entretenir avec les principaux responsables, soit le premier ministre d'Australie, le ministre des territoires extérieurs et le président de la société minière. Nous avons eu de la peine à faire comprendre aux Australiens que nous n'étions pas principalement intéressés à l'argent. Pour nous, la terre est plus importante. L'argent se dépense en quelques années, mais la terre

reste toujours ! Cependant, l'esprit dans lequel se déroulèrent ces entretiens fut tel que nous acquîmes la certitude que la situation pouvait changer à Bougainville. »

M. Lapun avait demandé, et obtenu, qu'un délégué du Réarmement moral puisse participer aux conversations. Changeant complètement d'attitude, le gouvernement australien accepta le principe de négociations directes entre les habitants de l'île et la société minière, sans que l'administration n'intervienne. Cette concession encouragea les Bougainvillois à ne pas rester sur leur position intransigeante.



C'est ainsi que l'on est parvenu à un accord, dont les termes furent annoncés en première page de l'*Australian*, journal gouvernemental paraissant à Canberra.

L'accord précise que la valeur du terrain a passé de 375 dollars (australiens) à 2500 dollars l'hectare ; pour une concession de quarante-deux ans, le village de Rorovana, où se trouve le gisement, recevra une somme de base de trente mille dollars ainsi qu'un loyer annuel de sept mille dollars. Celui-ci sera réajusté tous les sept ans. A l'expiration de la concession, tous les bâtiments deviendront la propriété du village. Quand la société minière

se transformera en corporation de droit public, le village de Rorovana aura la possibilité d'acquérir sept mille actions. Quant au produit de la location du terrain, il sera versé à une fondation ; celle-ci paiera aux propriétaires l'équivalent de ce qu'ils auraient gagné en cultivant la terre ; le solde servira au développement général de la localité. Enfin, les représentants de Bougainville ont reçu l'assurance formelle qu'il ne leur serait demandé aucune autre parcelle de terrain à l'avenir.

Il est intéressant de noter que, parallèlement à l'action entreprise par M. Lapun auprès des dirigeants australiens, les autorités du village de Rorovana avaient demandé la projection du film africain *Liberté* pour leurs administrés. « Nous sommes dans la même situation que les personnages du film, dit l'un des responsables du village ; seules des excuses sincères de la part de chacun pour nos préjugés et notre intransigeance permettront la recherche pacifique d'une solution. »

Le premier ministre de Nouvelle-Zélande préside au lancement du livre « La Vie et les Lettres de Peter Howard »

■ Le premier ministre de Nouvelle Zélande, M. Keith Holyoake, a présidé au lancement du livre de Mme Anne Wolridge-Gordon sur *La vie et les lettres de Peter Howard*, son père. Lors de cette manifestation on entendit aussi le maire de Wellington, ainsi qu'un membre du parlement.

« Ce livre influencera et convaincra beaucoup de lecteurs, affirma le premier ministre. Peter Howard était un homme dont la jeunesse, le courage et la vigueur étaient les traits caractéristiques. Son esprit était constamment en éveil. Certains de nos contemporains passent leur temps à analyser les malheurs du monde. Ce n'était certes pas son cas, lui qui, devant toute situation difficile, était toujours prêt à faire quelque chose pour la transformer. »

DUBIED

honore une tradition

La marque centenaire de ses
machines à tricoter

en est la meilleure preuve

Edouard DUBIED & Cie S.A., Couvet



Votre fournisseur
de
fenêtres normalisées

FABRIQUE DE FENÊTRES SA
6110 WOLHUSEN

Tél. (041) 87 12 29

Stocks importants

Quand votre école fait grève...

Professeur dans une école normale, elle a chaque semaine à faire à quelque deux cents jeunes gens. Ce qu'elle m'a raconté ne correspond peut-être pas à l'idée que vous vous faites d'une école normale, mais ne faisons pas l'autruche...

Nous voici donc au début d'un cours. Un élève reste affalé sur son pupitre, la tête cachée dans les bras.

— Monsieur, si vous êtes malade, il y a une infirmerie.

— J'suis pas malade, votre cours me barbe (sic).

— Dans ce cas, vous me ferez le plaisir d'aller vous barber dans les couloirs.

Ceci obtenu, notre professeur a gagné pour l'heure à venir le respect et l'attention des autres !

Changement de classe. Un jeune homme arrive en short, chemise ouverte jusqu'à la ceinture.

— M'zelle, on vient du sport. On n'avait pas le temps.

— Eh bien, prenez le temps et revenez quand vous serez habillé. Moi, je ne suis pas pressée.

Et toute la classe attend le gars, qui finit par réintégrer sa place, arborant même une cravate.

Un autre jour, sans crier gare, en voilà trois qui sautent par la fenêtre (du rez-de-chaussée !) au milieu du cours. Puis ils rentrent, par le même chemin :

— On avait besoin de prendre l'air, M'zelle.

Il y a des jours où, sur trente élèves, six ou huit seulement assistent aux cours. Où sont les autres ? Eh bien, au dortoir, avec la gueule de bois. Il fallait bien qu'ils célèbrent la victoire du club de foot du patelin ! Or, depuis mai 1968, chacun sait qu'une prise de position, une sanction, une exclusion risque toujours de déclencher des réactions à l'échelon

national. Alors que faire ? Vous étonnez-vous qu'il y ait des démissions, des départs à l'étranger, des retraites anticipées, des dépressions ?

Si on prend les choses personnellement, me dit-elle, on est vaincue d'avance. Il faut se battre pied à pied, et pour quelque chose de beaucoup plus grand qu'une école seule. Ce n'est pas drôle d'être injuriée par quarante garçons et il faut garder une certaine perspective pour les remettre en place sans leur en vouloir. Dans ce cas particulier, après réflexion, elle a pris à part trois ou quatre élèves, dont l'un des plus enragés. Elle avait eu soin de penser en détail, point par point, à ce dont elle parlerait avec eux, ayant en vue surtout leur formation aux responsabilités. Dès l'heure qui suivit cette conversation, le changement d'atmosphère était complet. Et si chaque leçon exige — et exigera toujours — d'elle une bataille renouvelée, bataille pour l'âme même de ces hommes, cette classe-là ne fut plus jamais la même. La confiance était née, ou la participation si vous préférez employer le vocable du siècle.

En fait, gagner la confiance a été sa première étape lorsqu'elle a été nommée il y a deux ans dans cette région qui lui était parfaitement inconnue. Elle a voulu d'abord sentir la situation. Rien qu'en prenant à l'occasion un café dans les bistrotts fréquentés par les étudiants, elle en apprit pas mal sur la drogue, sur les noyaux d'influences, les cellules du parti. Point besoin d'être très perspicace non plus pour déceler pourquoi certains de ses collègues y passaient des heures et quelles cellules ils organisaient. Et puis, pendant les trois premiers mois, elle mangea au réfectoire. Trois professeurs seulement osaient comme elle affronter le chahut des repas et les quignons de pain qui, aïe ! se trompaient parfois de point d'atterrissage...

Mais attention, pour elle, gagner la confiance n'a rien de commun avec ce méli-mélo

gluant qu'on appelle parfois la tolérance et qui conduit à fumer avec ceux qui fument pour être dans le coup ! La compréhension, elle la ressent envers des jeunes gens qui ont vécu en mai 1968 un romantisme effrené et qui connaissent maintenant une déception profonde, sans horizon. Mais si ces jeunes ne savent pas se tenir eux-mêmes, dit-elle, ils ne tiendront pas leurs élèves plus tard sinon en leur serrant la vis, et l'on va droit à la dictature.

Et l'humour certes a sa part aussi, car sans lui allez donc exiger la discipline de grands gaillards mal léchés. Il en faut une bonne dose pour dire à quarante garçons de dix-neuf ans qui grognent parce qu'elle laisse la fenêtre ouverte : « Je fermerai le jour où vous vous serez lavé les pieds. » Il y a des réalités de la vie que les plus contestataires ne sauraient escamoter...

Les vrais résultats de sa lutte acharnée jour après jour, nul ne les saura sans doute, car il est des idées semées qui mettent toute une vie à germer. Mais l'économe de l'établissement, lui, en a mesuré un aspect à la fin de l'année : « C'est la seule classe, dit-il, dont le mobilier et le matériel soient encore entiers. Dans les autres, tout est barbouillé ou en miettes. »

Et maintenant, une question qui fait dresser l'oreille à chacun, que faire lorsque viennent les mots d'ordre de grèves ? Elle n'a pas de réponse passe-partout sur le sujet, bien qu'elle ait son opinion sur le sillage de divisions et de rancœurs que laissent inévitablement ces moyens d'action. Il lui est arrivé d'être seule dans le bâtiment, alors que tous avaient obtempéré, et cette situation n'avait rien de confortable. Mais ce qu'elle a, c'est une perspective dans laquelle prendre ses décisions : elle sait quel genre de monde elle veut contribuer à construire, et sous l'autorité de qui.

Le matin de la grève générale de 1968, elle

(Suite page suivante)



*Le spécialiste
du vêtement féminin*

la maison du tricot sa

lausanne

genève

neuchâtel

fribourg

la chaux-de-fonds

bâle

EST-CE NOTRE AFFAIRE, MESDAMES? (suite)

était sur place à 7 heures. Les élèves étaient en train de s'emparer de la loge du concierge et des téléphones. Sa directrice était au bord de la crise de nerfs, complètement seule. Pas un autre professeur n'était là. « Je ne fais pas de politique, lui dit-elle, mais je vous offre mes services. » Et elle para au plus pressé : préparer à manger pour les cent vingt élèves de l'internat des filles, tous les employés de la cuisine étant en grève. Du coup, trois futures institutrices lui offrirent leurs services. De l'avis unanime, les beefsteaks n'avaient jamais été aussi bons et ils ne contribuèrent pas peu à amener du bon sens chez les plus échauffés.

C'était la grande époque des *assemblées*. La cellule communiste des filles avait pris la tête du mouvement et le courant semblait irréversible. Pour elle, les événements ne changeaient rien à son habitude de chercher ses directives dans l'écoute de la voix intérieure, chaque matin avant le lever. Et s'il n'y avait pas cela, dit-elle en riant, à l'heure qu'il est je serais sûrement dans un asile psychiatrique ! C'est donc ainsi qu'elle eut la pensée que deux de ses collègues — deux hommes — auraient l'étoffe de reprendre la situation en mains. Par téléphone, elle mena la lutte pas à pas jusqu'à ce qu'ils prennent conscience de ce qui se passait, refusent de se laisser mener plus longtemps et décident de se battre. Effectivement l'un d'eux prit bientôt la relève de la présidence des assemblées et y introduisit un esprit nouveau.

Non, il ne s'agit pas de suivre l'exemple de quelqu'un, ou de nous conformer à des attitudes préétablies. Il s'agit de savoir par qui nous voulons que le monde soit dirigé, et ensuite d'être conséquents avec nous-mêmes ! Quant à elle, c'est simplement une personne qui, dans un milieu déboussolé, sait où elle va, qui, dans un milieu cynique et dur, ose croire et obéir. Et si même elle a l'air d'être seule, pas un instant elle ne mène une bataille solitaire, car sa bataille est la nôtre — celle du caractère de l'humanité. Et elle sera gagnée par ceux qui acceptent d'aller jusqu'au bout.

Jacqueline.

Ports d'Europe sous la loupe brésilienne

VENUS à Caux pour participer à la conférence des transports, trois dockers brésiliens viennent de faire une tournée de visites dans quelques-uns des principaux ports européens : Gênes, Le Havre, Dunkerque, Anvers, Londres et Bristol.

Leur but était double : ils désiraient prendre contact avec leurs collègues, connaître leurs points de vue sur la situation dans les ports et notamment sur l'introduction de nouvelles méthodes de travail provoquées par l'apparition des containers et d'engins mécanisés ; ils voulaient aussi parler des résultats de la lutte qu'ils ont menée à Rio de Janeiro et à Recife. En effet, ces dockers sont parvenus à réduire de façon substantielle les vols et les avaries, à mettre un frein à la corruption et au gangstérisme, et à se débarrasser des luttes entre syndicats rivaux.

Durant tout ce voyage s'est manifestée une fois de plus la réelle fraternité qui existe entre dockers du monde entier, par-delà leurs divergences politiques ou idéologiques. A Gênes, les Brésiliens ont pu présenter par deux fois leur film *Hommes du Brésil* au siège de la Compagnie autonome des dockers, qui contrôle pratiquement toutes les activités portuaires.

Dans les ports français, les secrétaires locaux de la CGT ont été des hôtes impeccables. A Bristol, le président et le secrétaire du syndicat local ne lâchèrent pas les Brésiliens d'une semelle durant leur visite et les conduisirent notamment auprès du directeur du port, M. Edney. Ils ont pu se rendre compte du travail accompli par leur collègue Jack Carroll qui a réussi à implanter un véritable esprit d'équipe entre les dockers et à créer des rapports de confiance avec la direction. Ceci a permis d'éviter de nombreux conflits qui ont paralysé d'autres ports britanniques.

Que ce soit à Gênes ou au Havre, à Anvers ou à Tilbury, près de Londres, les Brésiliens



Peter Coppock

Les « hommes du Brésil » dans les ports d'Europe. Claudio Falcão et Leonardo Lima, dockers de Rio de Janeiro et (au centre) Antonio Falcão, de Recife ont, après leur passage à Caux, visité les grands ports d'Italie, de France, de Belgique et d'Angleterre.

ont pu voir les signes de la révolution technologique qui transforme la vie des grands ports. Les dockers, qui se sont trop longtemps sentis comme des « parias », deviennent aujourd'hui des travailleurs spécialisés maniant des grues géantes ou des engins perfectionnés. Leurs salaires sont généralement plus élevés que ceux de leurs collègues d'autres industries. Et pourtant, la haine et l'amertume des uns, l'égoïsme des autres continuent de régner et d'orienter les prises de position.

Nulle part mieux que dans les docks peut-on sentir la contradiction qui existe aujourd'hui entre le progrès technique et la lutte de classes — reflet d'attitudes qui, elles, n'ont pas changé. Un tel état de choses est, manifestement, le point faible de l'Europe de 1969. Mais, disaient les Brésiliens en conclusion de leur séjour, c'est une chose de déplorer cette situation ; c'en est une autre de voir qu'elle a sa source avant tout dans l'apathie et l'égoïsme de ceux qui laissent le champ libre aux semeurs de division.

D. M.

Un disque 33 tours

Toutes les meilleures chansons de la revue musicale européenne

IL EST PERMIS DE SE PENCHER AU-DEHORS

Enregistrement : Radio-Lausanne Prix : Fr. 20.—

Un disque 45 tours

comprenant quatre chansons de Félix Lisiécki : **Le Basset, Nous aimerions que, Il y a bien assez sur la Terre, et Le Téléphone.** Délicieusement interprétées par Michel Orphelin et Sylvie Haller, qu'accompagne un petit ensemble.

Prix : Fr. 7.40.

En vente au Service des Publications, 1824 Caux ou, 68 boulevard Flandrin, Paris 16^e

Bientôt... un document que vous voudrez conserver :

le rapport de la Conférence de Caux 1969 48 pages, illustrées des meilleures photos de l'été et résumant les grands thèmes de la conférence

Publication : fin octobre

Editions en français, en anglais et en allemand